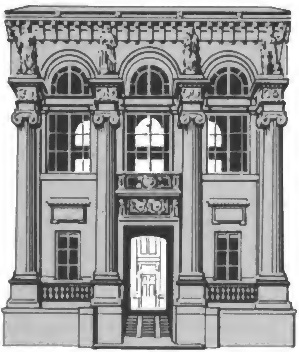
FRAGMENS SUR DIEU.



by Pierre-Sylvain Maréchal

AD MAJOREM GLORIAM VIRTUTIS:

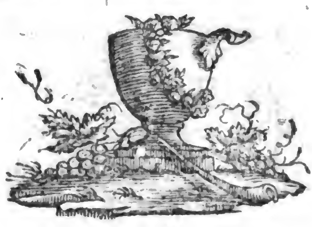
FRAGMENS

D'UN POEME MORAL

SUR DIEU.

L'Homme a dit: faiſons Dieu; qu'il ſoit à notre image:
Dieu fut; & l'ouvrier adora ſon ouvrage.

Par Sylvain Maréchal



A ATHEOPOLIS,
L'An Premier du regne de la Raiſon.

1781.

N. B.

„ Si j'étois Magiſtrat, & que la Loi portât
„ peine de mort contre les Athées, je ferois
„ pendre comme tel, celui qui viendroit m'en
„ dénoncer un autre. „ J. J. ROUSSEAU,
Note de la Nouvelle Héloïſe.

„ *Quicumque cum ratione ac verbo, vixere,*
„ *Chriſtiani ſunt quamvis athæi.* „ ST. JUSTIN
martyr. *2me. Apologie*, pag. 83.

„ Dieu non-ſeulement ne peut punir un
„ athée de bonne foi, qui dogmatiſe contre
„ la Divinité, il lui doit récompenſe : car il
„ ſuit la Loi éternelle & immuable qui oblige
„ l'homme, ſous peine du plus grand péché
„ mortel qu'il puiſſe commettre, d'agir ſelon
„ le Dictamen de ſa conſcience. „
JURIEU, *miniſtre proteſtant.*

„ *Non eſt philoſophi recurrere ad Deum.* „
axiome Latin.

A ij

„ Si, dans une République où l'on ne con-
„ noîtroit point de Dieu, quelque citoyen en
„ proposoit un, je le ferois pendre. „

HOBBES.

&c. &c. &c.

INVOCATION

OU

PRIERE A DIEU.

O Toi, dont l'exiſtence eſt encore un problême;
Toi, qui de l'univers ès peut-être l'emblême;
Toi, que tout doit prouver, que tout peut démentir,
Dieu! j'oſe te nier, plutôt que t'avilir.
J'ai vu combien ton nom ſanctifioit de crimes;
Combien, ſur tes autels, on frappoit de victimes:
Indigné, j'ai rougi de l'erreur de mes ſens;
J'ai deſerté ton temple, & repris mon encens.

PROLOGUE.

DES coupables plaiſirs ſectateurs inſenſés !
Des folles paſſions eſclaves abuſés !
Gardez-vous de penſer que ma muſe novice
Daigne vous élargir la carriere du vice.
Je n'écris pas pour vous ; ma morale, à vos yeux,
O mortels abrutis ! paroîtroit exaltée :
Pour votre châtiment, je vous laiſſe à vos Dieux :
L'homme vertueux, ſeul, a le droit d'être athée.

PROLOGUE.

Peut-être, j'aurois pu, proſtituant ma lyre,
Me livrer ſans pudeur au plus honteux délire;
Et, chantre complaiſant de ſes triſtes excès,
Mériter chez le riche un favorable accès.
Si de l'ambitieux j'euſſe ſuivi la trace,
Près d'un nouveau Séjan j'aurois pu trouver grace,
En baiſant le premier ſa criminelle main,
En poliſſant les fers qu'il donne au genre-humain.
Je pourrois, à l'abri d'une double doctrine,
Prêcher aux nations l'exiſtence divine
Que je déſavouerais au ſein de mes amis:
Le prêtre à ſes ſecrets ſans doute m'eût admis.
Loin de moi ces détours dont un autre s'honore.
Sur l'autel de l'honneur, ma muſe, vierge encore,
Se conſacre à ton culte ô ſainte Vérité!
Dans ton temple déſert, par la foule inſulté,
J'aurai peu d'auditeurs & peu de renommée.
Qu'importe au philoſophe une vaine fumée!
Auguſte vérité, ſois l'ame de mes vers;
Je plaiderai pour toi contre tout l'univers.
Remplaçant un Dieu nul ou complice des crime
Au défaut de la foudre, on entendra mes rimes

A iv

Tonner sur le mensonge, écraser ses auteurs.
Des préjugés sacrés méprisables fauteurs,
Vous n'échapperez pas à ma muse outragée.
A la postérité je veux vous dénoncer;
Redoutez la raison, de vos nœuds dégagée....
Déja, je vous entends tout bas me menacer.....
Malheur, malheur au sage entre les mains du prêtre;
Le prêtre, en se vengeant, goûte tous les plaisirs....
Oui! je le sais... Eh bien!... L'erreur eut ses martyrs;
De la philosophie, à mon tour, je veux l'être.....
Vertueux Spinosa, le fer d'un assassin,
Bien loin de rallentir ton généreux dessein
T'enflamma davantage; & ton ame aggrandie
Se frayant une route encore plus hardie,
D'une seule substance, alors tu fis l'aveu,
Osas la démontrer, & l'univers fut Dieu.



PREMIER FRAGMENT.

MONDE, qui t'a créé? Soleil, qui t'alluma?
» A qui dois-tu la vie, homme; qui te forma?
» L'univers auroit-il le hazard ſeul pour cauſe?
» Le hazard n'eſt qu'un mot. . . . »

Dieu, qu'eſt-il autre choſe?

Rien ne naît; rien ne meurt: tout, néceſſairement,
Tout exiſte, ſoumis aux jeux du changement;
Tour-à-tour, la matiere, autrement diſpoſée,
Végette dans la plante; en l'homme eſt la penſée:
Tout s'attire, ſe pouſſe; &, dans le même objet,
On trouve, en même tems, un principe, un effet:
Par ſon propre aſcendant, la nature ſur elle
Agit, & prend ſans ceſſe une forme nouvelle:
Les élémens, amis & rivaux à la fois,
Tendent au même but, par de contraires loix.
Pour le maintien de l'ordre, on voit régner la guerre:
L'attaque & la défenſe obſervent ſur la terre

L'équilibre parfait & du bien & du mal ;
Et la vie & la mort, tout eſt de poids égal.
Du plus fort le plus foible eſt partout la victime :
Telle eſt de l'univers la marche illégitime.

Dans un Dilemme obſcur, docteur inconſéquent !
Viens me parler d'un Dieu, d'un Etre intelligent,
Qui fit tout pour le mieux, maître de ſa matiere.
» Il exiſte, ſans doute, une cauſe premiere ;
» Tout dit ; il eſt un Dieu : tout, ſur la terre, aux cieux ;
» Des ſaiſons & des jours l'ordre miraculeux ;
» Des Etres oppoſés l'étonnante harmonie ;
» Du plan qui regle tout la ſageſſe infinie ;
» Marche d'un pôle à l'autre & du ſommet des monts
» Deſcends, hardi mortel, aux abîmes profonds,
» Tout montre à nos regards, tout crie à nos oreilles
» Qu'il eſt un Dieu, l'auteur de toutes ces merveilles. »

S'il exiſtoit un Dieu, tout devroit l'atteſter :
S'il exiſtoit un Dieu, pourroit-on en douter ?
Euclide a-t-il jamais rencontré d'incrédule ?
Barême eut-il jamais beſoin de ſa férule,
Pour prouver qu'un triangle a toujours trois côtés ?
Ou bien que deux plus deux valent quatre unités ?
S'il exiſtoit un Dieu, tout ſeroit bien ſans doute ;

Près du bien eſt le mal ; en foule ſur ma route,
Les craintes, les ennuis, ſous mille aſpects divers,
Me font une priſon de ce bel univers.
S'il exiſtoit un Dieu, les jours heureux d'Aſtrée
Luiroient ſans doute encor ſur la terre éplorée.
Eh ! quoi ! ſous l'œil d'un Dieu, le vice eſt ennobli,
Et le ſage à l'écart végette dans l'oubli !
Les tranſports généreux du fier patriotiſme,
Font place aux froids calculs du ſtérile égoïſme !
Eh, quoi ! ſous l'œil d'un Dieu, l'intérêt régit tout,
Et la vertu modeſte inſpire le dégoût !
S'il exiſtoit un Dieu, confeſſé par Socrate,
Ce Dieu l'auroit ſauvé de ſa patrie ingrate.
S'il exiſtoit un Dieu, Néron ſeroit-il né ?
Henri, le bon Henri ! l'eût-on aſſaſſiné ?
S'il exiſtoit un Dieu ; tant de vils fanatiques,
Tels que des charlatans dans nos places publiques,
Iroient-ils en ſon nom vendre leurs taliſmans,
Etouffer la raiſon ſous leurs raiſonnemens,
Tromper la bonne foi du peuple trop crédule,
Et le voir à leurs pieds trembler ſous leur férule ?
S'il exiſtoit un Dieu, les peuples ſans erreurs
D'un culte univerſel lui rendroient les honneurs,

Et, près du même autel, toujours d'intelligence;
Béniroient ſa bonté, chanteroient ſa puiſſance.
S'il exiſtoit un Dieu, le coupable opulent
Oſeroit-il fixer d'un regard inſolent
L'homme juſte opprimé, le ſage qui, pour armes,
N'a que ſon propre cœur, l'innocence & ſes larmes?
Envain m'oppoſe-t-on les loix de l'avenir:
Pourquoi permettre un crime? eſt-ce pour le punir?
Un Dieu ſe plairoit-il à compter des victimes?
Il eût été plus grand de prévenir les crimes:
Quel que ſoit l'avenir, en ce terreſtre lieu,
La vertu malheureuſe atteſte contre un Dieu.



FRAGMENT II.

En admettant un Dieu, pour moi, dans la nature,
Tout confond la raiſon, tout eſt énigme obſcure:
Je ne ſais d'où je viens, qui je ſuis, où je vais:
Un cercle journalier de peines, de bienfaits,
Dans un doute cruel tient mon ame flottante.
Nés d'hier, nous perdons le préſent dans l'attente
D'un avenir caché dans la profonde nuit.
Je cherche Dieu partout; & partout il me fuit.
Laiſſons ce Dieu, s'il craint de ſe faire connaître.
Pour exiſter, le monde a-t-il beſoin d'un maître?
Le vaſe étoit argile, avant d'être au potier.
La matiere eſt avant la forme & l'ouvrier.
Si la nature exiſte, elle exiſte par elle:
Son mode peut changer, mais elle eſt éternelle.
Si, tenant tout de lui, le monde eſt ſans auteur,
Il eſt, en même tems, lui-même ſon moteur.
En vain je me plaindrois; inutile murmure!
Tout eſt ce qu'il doit être au ſein de la nature.

FRAGMENT III.

CHOISIS : ou l'univers lui-même eſt ſon moteur ;
Ou ſon auteur, ſans fin, lui-même eût un auteur.
» Non, (répond un Théiſte) ; exiſtant par lui-même,
» Néceſſaire, abſolu, l'ordonnateur ſuprême,
» Riche aſſez de ſon fond, immenſe en ſon pouvoir,
» Donne naiſſance à tout, mais ſans la recevoir ».
Théiſte inconſéquent, eh bien ! à la matiere
Pourquoi refuſes-tu cette puiſſance entiere ?
Ce Dieu qu'avec effort tu fais intervenir,
Double l'obſtacle encor qu'il falloit applanir.
Et pourquoi l'univers, ce grand tout plein de vie,
N'exiſteroit-il pas par ſa propre énergie ?
Connois-tu la matiere & ſes propriétés ?
Paſſive, inanimée, à tes yeux hébêtés,
Avant de la juger, de lui donner un maître,
Docteur à courte vue, il faudroit la connaître.
Quel eſt donc cet eſprit agiſſant ſur les corps,
Combinant, dirigeant leurs plus groſſiers reſſorts ?
Eſt-ce la main d'un Dieu, qui, peſant ſur la pierre,
La chaſſe & précipite au centre de la terre ?

Eſt-ce la voix d'un Dieu, qui dit au Loup cruel
D'attaquer la brebis, ou le berger fidel?
Tente l'expérience; obſerve la nature;
Devine les ſecrets de ſa méthode obſcure;
Des arts mieux cultivés prends en main le flambeau;
Dans l'univers connu cherche un monde nouveau;
Et, n'admets pas un Dieu, pere de toute choſe,
Si la matiere peut ſe paſſer d'une cauſe.
» *La matiere ſans cauſe!* ... » en admettant un Dieu,
La même objection peut encore avoir lieu.
Un Dieu ſans cauſe eſt-il plus facile à comprendre?
» *Cauſe & Dieu n'eſt qu'un mot....* » mot qu'il faudroit entendre....
L'univers eſt ſa cauſe; il n'eſt rien hors de lui;
C'eſt vouloir l'obſcurcir que la mettre en autrui.
La matiere eſt partout; où Dieu pourroit-il être?
Hélas! nous chercherions en vain à le connaître;
Impalpable, inodore, inviſible & muet,
Il échappe à nos ſens, & cache ce qu'il eſt.
Ou Dieu n'exiſte pas; ou bien, ſon exiſtence
Eſt un fruit défendu pour notre intelligence.

FRAGMENT IV.

O Toi ! le ſouverain du monde planetaire,
Aſtre majeſtueux qui féconde la terre,
Sans te mouvoir. Soleil ! qui meus tout; es-tu Dieu?
Non; tu n'es qu'un foyer de lumiere & de feu.
Aſtre plus doux, & toi, des nuits reine paiſible,
Dont le pâle flambeau plaît à l'amant ſenſible;
Toi qui brilles, dit-on, d'un éclat emprunté,
Tu prétends encor moins à la divinité.
Feux ſans nombre, habitans de la voute azurée,
Etes-vous Dieux auſſi? Toi, profond empirée!
Quand le peuple ſur toi lève en tremblant les yeux,
Ciel, le dernier de tous, lui caches-tu des Dieux?
Non.... l'Etre qu'on adore eſt l'ame univerſelle;
La nature agiſſante en fournit le modèle:....

FRAGMENT

FRAGMENT V.

LA nature a daigné s'expliquer par ma voix...

» Quel eſt-il ce phantôme uſurpant tous mes droits?
» Quel eſt ce créateur, cette cauſe premiere,
» Ce Dieu très-haut, très-bon, qu'on dit être mon
pere?
» En quel tems, en quel lieu, lui dois-je ce bienfait?
» Quel eſt-il, celui-là, qui de rien a tout fait?
» Ce Dieu, je l'avouërai, me ſurmonte en puiſſance:
» Mon pouvoir, il eſt vrai, ſe borne à l'exiſtence:
» Mais je date mes droits de toute éternité;
» Je ſuis, & je ſerai; car j'ai toujours été.
» Il n'eſt rien hors de moi; je remplis tout l'eſpace:
» Je ſuis tout: Dieu, qu'eſt-il? quel Etre me ſur-
paſſe?....
» Dieu n'eſt encor que moi, ſous un nom différent.
» Dans ta folle penſée, ô mortel ignorant!
» Pourquoi m'as-tu voulu diſtinguer de moi-même?
» La nature n'eſt qu'un: pourquoi, dans ton ſyſtême,
» Me donner un auteur pris lui-même en mon ſein?

» Et chercher dans le cercle un principe, une fin?
» Reviens, enfant ingrat! qui méconnois ta mere,
» Reviens à la nature; abjure ta chimere.
» Mortel! connois tes droits; reprends ta dignité;
» Partage les honneurs de la divinité.
» Chaque Etre eſt, tour-à-tour, créateur, créature.
» L'homme plus que tout autre, aimé de la nature,
» Eſt tout ce qu'il veut être; &, s'il lui faut un Dieu,
» L'homme ſans-doute à l'homme en pourroit tenir
lieu.

FRAGMENT VI.

SOUS l'œil de la nature & l'aîle des amours,
Le mortel fortuné coula ſes premiers jours :
Il ignora longtems les vertus & les vices :
De la ſeule innocence il connut les délices.
Sans prévoir l'avenir, ſatisfait du préſent,
Ses vœux étoient bornés, ſon cœur étoit content.
Le travail, le repos, lui formoient une chaîne
Que la mort, à pas lents, venoit rompre avec peine.
Sans en chercher la cauſe, il goûtoit le bonheur.
  Tout s'altère, tout change, & le tems deſtructeur
Elève pour abattre, abat pour reconſtruire.
  A l'école du tigre, un homme oſa s'inſtruire :
Plus fort que ſon ſemblable, il lui donna la loi,
Mit la main ſur ſa gerbe, & dit; elle eſt à moi....
Pour rentrer dans ſon champ, le foible uſa d'adreſſe;
Suivi de ſes voiſins que ſon ſort intéreſſe,
Il court au raviſſeur, & le foible eſt vengé :
Le vaincu fut eſclave, & l'homme eſt outragé.
A la voix du plaiſir les familles unies,
Sous un abri commun, jadis vivoient amies :

Le cri de l'intérêt changea ces doux liens ;
Et d'amis, les mortels devinrent citoyens.
D'entr'eux le plus hardi prit sa place à leur tête ;
Ses égaux subjugués par le droit de conquête,
En lui virent un maître & bientôt un tyran.
Quelques-uns, offensés & jaloux de son rang,
Encor peu faits au joug, éclatent en murmure,
Et rappellent trop tard les loix de la nature.....
» Rebelles, taisez-vous ! (leur crie un imposteur)
» Tremblez ! il est un Dieu; des rois c'est le vengeur :
» Le ciel est son séjour ; le monde est son ouvrage :
» Il marche sur les vents ; il commande à l'orage :
» Le tonnerre qui gronde annonce son pouvoir ;
» C'est lui qui fait les rois ; rentrez dans le devoir ».
Comme il parloit encor, la foudre étincelante
Par ses coups redoublés augmentoit l'épouvante :
La terre au loin trembloit ; la nue étoit en feu :
Où fuir? où se cacher? que faire ?... On crut un Dieu.

Que de maux va causer l'erreur de vos ancêtres !
Jouets entre les mains des tyrans & des prêtres,
Peuples ! vous-même un jour, au nom des immortels,
On vous entraînera devant leurs saints autels :
Sous un couteau sacré, victimes innocentes,
Vous subirez le sort de vos brebis sanglantes.

FRAGMENT VII.

Séjour religieux, majeſtueuſe enceinte,
Temple de la nature habité par la crainte,
Forêts ! dont l'épaiſſeur nous dérobe les cieux ;
L'homme dans votre ſein conçut les premiers dieux.

FRAGMENT VIII.

Des grands législateurs on vante la méthode ;
Ils se créoient des dieux pour parler en leur nom :
C'est un trait de génie... en est-ce un de raison ?
Il est bien plus aisé de faire un Dieu qu'un code.



FRAGMENT IX.

» S'IL n'eſt point d'avenir, quelle eſt notre eſpérance?
» Sans lui, de nos vertus quelle eſt la récompenſe?
» L'eſpoir d'une autre vie eſt un motif preſſant
» Qui retient le coupable, anime l'innocent:
» Cette vie eſt trop courte aux grands projets du ſage;
» Pour un monde plus beau, ce monde eſt le paſſage.»
Sans croire un avenir, l'homme de probité
Peut prétendre aux honneurs de l'immortalité:
Eh! qu'importe pour lui qu'il ſoit pure matiere,
Que l'ame avec le corps périſſe toute entiere?
Le ſouvenir flatteur des grandes actions
Vit éternellement parmi les nations.
Pendant l'éternité, le nom de Marc-Aurele
Sans ceſſe occupera la mémoire fidele.
De la poſtérité les regards conſolans
Font germer dans nos cœurs, les vertus, les talens.
L'homme de bien ſe dit: » Si, pendant cette vie,
» Je ne peux éviter les poiſons de l'envie,
» En Socrate nouveau, vengé par mes neveux,
» Un jour j'aurai pour moi tous les cœurs vertueux:

» En prononçant mon nom, ſous ſa triſte chaumiere,
» L'innocent qu'on opprime oubliera ſa miſere.
» Le pere à ſes enfans tranſmettra mes écrits:
» Long-tems après ma mort, utile à mon pays,
» On viendra ſur ma tombe épandre quelques larmes.
» Pour moi, quel avenir peut avoir plus de charmes!

FRAGMENT X.

MAIS s'il exiſte un Dieu, que deviendra l'Athée?
Comment ſoutiendra-t-il l'heure tant redoutée
Où les méchans, ſortis de la nuit du tombeau,
Ne verront dans leur Dieu qu'un éternel bourreau?
Que pourroit-il répondre à ſon juge ſuprême
Qui daigneroit ainſi l'interroger lui-même:
» Peux-tu douter encor, mortel audacieux?
» Aveugle, opiniâtre, enfin ouvre les yeux.
» Trop longtems, fils ingrat! tu méconnus ton pere:
» Tremble; je ne ſuis plus que ton juge ſévere.
» Dans mon temple jamais tu n'as brulé d'encens:
» A mes prêtres jamais tu n'offris de préſens:
» Je veux bien un moment retenir ma vengeance,
» Ou plutôt, te punir à force de clémence:
» Pour te juſtifier, mortel, que diras-tu?...
J'ai pu douter d'un Dieu; mais non de la vertu.

FRAGMENT XI.

QUAND on m'attesteroit la suprême existence
D'un juge qui punit, d'un Dieu qui récompense ;
Quand à mes yeux frappés, l'enfer & tous ses feux
Viendroient réaliser leurs tourmens fabuleux ;
Séjour de l'âge d'or, quand l'aimable Elisée
Peuplé de ses houris, sur mon ame abusée
Tenteroit le pouvoir de leurs divins appas ;
Aux pieds des saints autels, on ne me verroit pas
Mendier bassement la clémence d'un maître :
Sans braver son empire, & sans le reconnoître,
Ne craignant rien du soir, usant bien du matin,
De mes seules vertus, j'attendrois mon destin.

FRAGMENT XII.

» JEUNE présomptueux, sans en rougir, adore
« Un Dieu, le même Dieu qu'adoroit Pithagore,
» Confutzé, Zoroastre, & Descarte & Neuton :
» Aime le Dieu qu'aimoit le tendre Fenelon ».
Ulisse, chez les Grecs, des héros le plus sage,
D'un insensé longtems joua le personnage :
Le peuple est un enfant qu'on doit se rendre ami :
Il faut, pour l'élever, descendre jusqu'à lui,
Encenser son hochet, embrasser ses chimeres
Et lui couvrir de miel les vérités ameres.
Un jour viendra sans doute, & ce jour est bien près,
Qu'on pourra le guérir sans tous ces vains apprêts....
Il en est tems, rompons un silence coupable :
De Socrate bravant le supplice honorable....
De tous ses préjugés l'homme est prêt à rougir :
De sa trop longue enfance, il veut enfin sortir :
Il se lasse du joug ; il s'agite, il murmure ;
Il ose en appeler aux droits de la nature.
Eh bien ! par nos écrits, & surtout par nos mœurs,
Dans le chemin du vrai soyons ses précurseurs.

FRAGMENT XIII.

Il eſt un Dieu, ſans doute, à qui tout eſt poſſible:
A ſes rares vertus tout mortel eſt ſenſible:
Du ſceptre à la houlette, en honneur en tous lieux;
Ce Dieu, le mieux ſervi, pere des autres Dieux,
Compte auſſi ſes martyrs, opere des miracles:
Sa préſence fait taire ou parler les oracles;
Qui touche à ſon autel eſt guéri de ſes maux;
Comblé de ſes faveurs, on n'a plus de défauts:
Ses plus chers favoris peuvent tout ſans ſcrupule:
Ce Dieu n'a pas encor rencontré d'incrédule:
Tout célebre, à l'envi, cette Divinité:
La vertu, les talens, & même la beauté
Ne valent que par lui, ſans lui ſont peu de choſe:
De tout ce qui ſe fait c'eſt la premiere cauſe;
L'homme dans le néant ſans lui ſeroit encor....
Fléchiſſez le genou, mortels! ce Dieu, c'eſt l'or.

FRAGMENT XIV.

Oui, ſi c'eſt une erreur de méconnoître un Dieu;
Un pere ſage & bon, qui, préſent en tout lieu,
Voit ſes enfans périr, ſans leur fermer l'abîme;
Cette erreur eſt d'un ſage, & ne peut être un crime.



FRAGMENT XV.

SANS doute il fut un tems appelé l'âge d'or,
Où l'homme pour ſon Dieu n'avoit que la nature,
Et couloit une vie auſſi douce que pure....
Pour le ſage éclairé, ce tems exiſte encor.

FRAGMENT XVI.

LA mort près de la vie ; un plaiſir, mille maux ;
La terre s'abreuvant du ſang des animaux ;
La verge des tyrans & le couteau des prêtres ;
Les préjugés, aux fils, tranſmis par leurs ancêtres ;
La ſageſſe toujours en guerre avec les ſens ;
La diſette à côté des beſoins renaiſſans ;
Les ris du crime heureux ; les pleurs de l'innocence ;
Tout atteſte d'un Dieu la malice ou l'abſence.

FRAGMENT XVII.

S'IL nous falloit des Dieux pour être nos modeles ;
Dans le chemin du vrai nos conducteurs fideles,
Que ne choisissons-nous un Socrate, un Caton ?
Ces Dieux ne seroient point un phantôme, un vain
nom.
Qu'Antonin soit pour nous le Dieu de la prudence :
Bénissons dans Henri le Dieu de la clémence.
Des fourbes, des tyrans, oseroient-ils jamais,
Sous ces noms trop connus, traîner leurs noirs forfaits ?
Un roi vindicatif, au nom d'un Dieu colere,
Aux paisibles mortels ordonnera la guerre :
Devenu plus humain au doux nom de Titus,
Pour mériter un temple il prendroit ses vertus.

S'il nous falloit un Dieu, ne pouvions-nous sans
crime,
Rendre à l'amour honnête un culte légitime ?

O ! vous, qui de nos jours réalisez encor
Le fabuleux récit de l'antique âge d'or,
Peuples d'Otaïti, fortunés insulaires !

Qui

Qui vivez ſans docteurs, ſans faiſceaux conſulaires,
Dans vos heureux climats ſeule divinité,
L'amour a pour autel le ſein de la beauté.
Ce n'eſt point, parmi vous, ce n'eſt point un blaſphême
De croire que l'amour eſt Dieu, ce Dieu lui-même
Qui reçut des mortels, en tous tems, en tous lieux,
Sous des noms différens, & l'encens & les vœux.
C'eſt lui qui du néant fit jaillir l'exiſtence :
La matiere par lui reçut l'intelligence :
Par lui le mouvement remplaça le repos ;
L'harmonie à ſa voix regna dans le cahos.
Sa main qui régit tout, & par qui tout commence,
Tient le premier anneau de cette chaîne immenſe,
Où, l'un à l'autre unis, tous les Etres divers
Obſervent, ſous ſes loix, l'ordre de l'univers.
C'eſt une vérité qu'il n'eſt plus tems de taire ;
Oui ; l'amour eſt le Dieu, le ſeul Dieu de la terre.

FRAGMENT XVIII.

BELLES! où courez-vous, dès le lever du jour?...
Eh, quoi! vous connoissez d'autres Dieux que
l'amour!...
L'amour & son bandeau, Venus & sa ceinture;
Du flambeau de l'hymen la flamme égale & pure;
Voilà les seuls objets dignes de votre cœur.
Qu'allez-vous faire aux pieds d'un prêtre suborneur?...
Si l'on vous interdit l'arbre de la science;
Conservez sans regret votre douce ignorance,
Gardienne des vertus & mere des plaisirs.
A des jeux innocens, consacrez vos loisirs,
Et dédommagez-nous des maux du fanatisme:
Sous votre empire aimable on ne voit aucun schisme.
On doute... on doute encor de la divinité:
En tout tems, en tous lieux on crut à la beauté.

FRAGMENT XIX.

Chef-d'œuvre délicat, élégant & fragile,
Sexe doux, mais crédule; indulgent, mais facile;
Qui ne devrois avoir que l'amour ſeul pour Dieu;
O toi! qui, ſeule à l'homme, en pourrois tenir lieu;
Dans les mains de l'erreur argile obéiſſante,
Femme! des préjugés nourrice complaiſante;
C'eſt en ſuçant ton lait, que l'enfant au berceau,
Grave le nom de Dieu dans ſon foible cerveau.
Son premier directeur eſt la voix de ſa mere.
Dès qu'il peut bégayer, la Bible eſt ſa grammaire.
Menacé de l'enfer, il ſe ſigne de peur:
Ainſi la piété germe au fond de ſon cœur.
Enfant, l'homme indécis, croit tout ſans rien comprendre.
Il commence à douter dans un âge moins tendre;
Mais, par une main chere, imprimée en naiſſant
L'erreur de notre eſprit s'efface lentement:
Il en reſte toujours une trace légere.
Longtems la vérité nous paroît étrangere.

Quand le mensonge impur a versé son poison;
Comment dans notre cœur faire entrer la raison?
Meres tendres! c'est vous, guides du premier âge,
C'est vous, sans le savoir, qui gâtez votre ouvrage.
A l'orner, le polir, appliquez tous vos soins;
Rectifiez nos sens, veillez à nos besoins;
Affermissez nos pas sur le seuil de la vie...
Mais n'allez pas plus loin; votre tâche est remplie.
Sexe aimable! attendez jusqu'au tems des amours,
Et laissez la raison nous prêter ses secours,
Ou pour la faire aimer, ornez la de vos charmes.
Ne nous inspirez pas vos frivoles allarmes:
Vous-mêmes partagez notre sécurité,
Et montrez-nous enfin moins de crédulité.

La superstition vous doit son origine:
Sans peine la beauté parut chose divine:
D'entre vous la plus belle eut les premiers autels.
Mais la beauté périt.... & des Dieux immortels
Furent imaginés pour remplir votre place.
Votre empire détruit, dupes de cette audace,
O femmes! on vous vit adorer à genoux
Un Dieu précaire & vain qui tenoit tout de vous
Et l'erreur fut, depuis, par vous accréditée....

L'homme feroit, fans vous, peut-être encore athée...

Pourquoi cette frayeur?... vous fuyez à ce nom
Qu'un Jacobin tondu, dans un piteux fermon,
Anathématifa, par un pouvoir de Rome.
Ah! bien loin d'être un monftre, un athée eft un homme
Ami de la vertu, digne de votre cœur;
Sans intérêt, fidèle à la loi de l'honneur.
Voyageur inquiet de fa route peu fûre.
Il prend pour marcher droit la main de la nature.
En vain de tous côtés, des avides marchands
L'arrêtent pour lui dire : « entrez, entrez céans :
» Vous ne trouverez point meilleure hôtellerie :
» Pour vous guider fans chûte aux portes de la vie,
» Nous favons un fentier que l'on ne connoît pas;
» Regardez notre enfeigne, & fuivez tous nos pas ».
Peu crédule, l'athée en pitié les regarde,
Plaint celui qui, trompé, fur leur foi fe hafarde.
Sans changer de Mentor, il chemine gaiment,
Et fa courfe achevée il dort tranquillement.

Plat courtifan d'un maître, imitateur fervile,
Qu'un autre fur fon Dieu moulant fon ame vile,
Etre paffif ou neutre, incapable de rien,

Ne faſſe qu'en tremblant ou le mal ou le bien ;
Le véritable Athée eſt un ſage ſenſible :
L'amour de la vertu lui rend, ſeul, tout poſſible.
L'athée eſt toujours lui, & le fond de ſon cœur,
Eſt de ſes actions le ſouverain moteur.
Trop éclairé pour croire à la vie éternelle,
L'athée à ſes devoirs n'en eſt que plus fidele.
Le ſol qui le fit naître & qui le rend heureux,
N'eſt point un lieu d'exil, un ſéjour dangereux ;
Il y tient par des nœuds ſacrés, inviolables,
Et goûte des plaiſirs auſſi purs que durables.
Le véritable athée y devient ſage amant,
Epoux & pere tendre, ami ſûr & conſtant.
Le ſuperſtitieux déteſte cette vie,
Et pour gagner le ciel il n'a point de patrie ;
Sur la terre il eſt ſeul ; il jouit malgré lui,
Et, s'il eſt conſéquent, doit y ſécher d'ennui.
Le ſuperſtitieux eſt un enfant crédule,
Qui, devant ſon régent armé d'une férule,
Répéte, mot pour mot, ſon obſcure leçon :
Tel fut l'homme ſorti des mains de Vaucanſon.

D'un limon plus parfait, le véritable athée,
Plus ſage en ſes deſſeins, plus grand que Promethée,

Ne va point allumer ſon flambeau dans les cieux ;
Pour mériter le nom de fier rival des Dieux.
Nouvel Alcide, il rend le repos à la terre ;
L'enfer céde ſa proie au vainqueur de Cerbere ;
D'un ſeul coup il abat l'hidre des immortels ;
De ſon pied redoutable il frappe leurs autels,
Détruit leur culte vain, renverſe leur ſtatue,
Et la briſe en morceaux ſous ſa rude maſſue.
Couché ſur leurs débris, dans un doux abandon,
Il jouit de ſa gloire au ſein de la raiſon.
Mais ſon repos eſt court; ſa cruelle rivale
Vient ſuſpendre bientôt ſa marche triomphale :
Il ſuccombe en héros, & finit ſes deſtins
Sur le bûcher ardent préparé de ſes mains.

FRAGMENT XX.

L'HOMME ſans préjugés eſt bien près du bonheur:
La ſuperſtition ne trouble plus ſon cœur :
L'univers à ſes yeux n'eſt qu'une république ;
Il n'y reconnoit point, pour maître deſpotique,
Ce chimérique Dieu par le fourbe inventé,
Qu'adore avec effroi le vulgaire hébêté.
Vertueux par penchant, & ſage par principe ;
En rentrant dans ſon cœur, lui-même il eſt ſon tipe:
Sans crainte & ſans eſpoir, tranquille ſur ſa fin,
En aveugle il attend l'avenir incertain.
Il ne va point, muni d'un argument frivole ;
Differter grâvement ſur les bancs de l'école,
Ou, dans un ſot écrit qui diſtille le fiel,
Venger ſa propre cauſe en plaidant pour le ciel.
Bien loin de décider, ſon eſprit qui balance
Reſte neutre ; il obſerve un modeſte ſilence :
Pour éviter l'erreur, il aime mieux douter ;
Il ſait le prix du tems qu'on perd à diſputer.
Il ſeme les bienfaits aux champs de la miſere ;
D'orphelins délaiſſés il veut être le pere.

Sur de riches autels, s'il n'offre point d'encens;
S'il ne les charge point de vœux & de préſens,
Loin d'avoir la ferveur de nos dévots ancêtres,
Il donne aux indigens ce qu'il refuſe aux prêtres.
Le temple qu'il fréquente eſt le chaume iſolé
Où ſon ſemblable pleure & n'eſt point conſolé.
Sans croire un Dieu, du peuple il eſt la providence;
D'autres laiſſent au ciel le ſoin de l'indigence.

FRAGMENT XXI.

LE ſage eſt plus que Dieu : ſur ce globe biſarre,
Les maux que Dieu permet, le ſage les répare.
D'un ſoufle, en ſe jouant, Dieu créant l'univers,
Eſt moins que Régulus redemandant des fers.
Celui qui des Calas a plaidé la défenſe,
Eſt plus que Dieu laiſſant opprimer l'innocence.
A ſon peuple rebelle, Henri donnant du pain,
Eſt meilleur qu'un Dieu bon noyant le genre-humain.
En plaçant dans le ciel des héros, leurs ſemblables,
Nos peres, tant groſſiers, étoient-ils ſi coupables?...
Nous devons des autels à qui nous rend heureux :
Titus, pour les Romains, fit plus que tous leurs Dieux.

FRAGMENT XXII.

Un pere philoſophe un jour mena ſon fils
Sur le ſommet d'un mont, d'où, le regard ſurpris
D'un horiſon immenſe embraſſoit l'étendue :
La nature ſembloit une vierge attendue
Dont le ſein entr'ouvert offre, en les refuſant,
Des tréſors qui croitront ſous la main d'un amant,
Et ſeront fécondés ſous l'œil de l'hymenée.
Des roſes & des lis la ſaiſon ramenée
Sur leur trace attiroit les volages zéphirs,
Et l'oiſeau préludoit à de nouveaux plaiſirs.
La terre repoſée, en un profond ſilence,
De ſon époux ardent convoitoit la préſence.
L'aſtre du jour paroît, & ſon large pinceau
D'un ſeul trait rend la vie à ce riche tableau.
Le jeune homme s'émeut ; par degrés il s'enflamme :
Déja l'enthouſiaſme a paſſé dans ſon ame.
» Eh bien ! . . . » lui dit alors le pere obſervateur....
» Je ſuis ton fils : ce monde eut auſſi ſon auteur,
» Ce Dieu puiſſant & bon dont me parle ma mere...»

Des malignes vapeurs ont chargé l'atmoſphere;
Des aquilons rivaux le choc impétueux,
Sous un ciel obſcurci les ſillons lumineux,
Le calme, plus horrible encor que la tempête;
Et du pere & du fils tout ménace la tête;
Le tonnerre eſt enfin de la nue échappé....
Dans les bras de ſon fils, le pere en eſt frappé.
Le fils murmure en vain, en vain ſe déſeſpere...
Le fils devint athée, au trépas de ſon pere.

FRAGMENT XXIII.

INUTILES au ſage, & peu craints des coupables;
A quoi ſervent les Dieux? & quel but ont leurs fables!
J'en atteſte l'hiſtoire; en quelle région
L'homme fut-il heureux par la religion?
Depuis des milliers d'ans, à ſon culte fidele,
Le mortel croit un Dieu, ſur un Dieu ſe modele;
A toute heure il l'adore; il le voit en tous lieux;
Ses regards conſtamment ſont fixés vers les cieux:
En eſt-il devenu plus éclairé, plus ſage?
Qu'imparfait eſt ce Dieu, ſi l'homme en eſt l'image!

FRAGMENT XXIV.

Dans leurs temples obſcurs abandonnez vos Dieux,
Mortels ! dérobez-vous à leur joug odieux :
Raſſemblez-vous ; venez, aux accens de ma lire,
Avec moi partager un plus noble délire.
A des Dieux imparfaits préférez des héros,
Des princes bienfaiſans, des ſages ſans défauts.
L'adultere Jupin, & le fourbe Mercure,
Valoient-ils chez les Grecs, Ariſtide, Epicure ?
Les Dieux, par les Romains, placés au Panthéon,
Réunis, qu'étoient-ils à côté de Caton ?
Nos perſonnages ſaints dont nous chommons la fête,
Nos docteurs, nos martyrs, & Jeſus à leur tête,
Comparés à Deſcartes, ou mis près des Sullis,
Qu'ils deviendroient meſquins ! qu'ils ſeroient avilis !
Amis ! n'admettons point tous ces Dieux ſubalternes,
Surtout leurs vils fauteurs, dans nos temples modernes.
Laiſſons-les dans les cieux chanter trois fois *Sanctus* ;
Et ne dreſſons d'autels qu'aux humaines vertus.

FRAGMENT XXV.

LOIN des bancs de l'école, élevés sous ses yeux,
Qu'un pere à ses enfans taise qu'il est des Dieux :
Par la nature instruits, ses enfans, avec l'âge,
De toutes les vertus feront l'apprentissage ;
Ils connoitront l'amour, la sublime amitié,
Et la grandeur de l'ame, & la tendre pitié :
Mais loin de soupçonner une cause premiere,
S'ils dressent des autels, leur Dieu sera leur pere.



FRAGMENT XXVI.

Tu demande des Dieux, Mortel ; qu'en veux-tu
faire ?
Tes Dieux qui peuvent tout, peuvent-ils te ſouſtraire
Aux peines de la vie, aux horreurs de la mort ?
Tes Dieux qui peuvent tout, ſoumis eux-mêmes au
ſort,
Ne peuvent rien changer au cours de la nature.
C'eſt au prix des ſueurs, d'une longue culture,
Que tu dois acheter ton pain quotidien :
Les dieux te vendent tout ; ils ne t'ont donné rien.

FRAGMENT

FRAGMENT XXVII.

NON, tu n'étois pas né pour être un vil esclave;
Enfin, lève la tête, & brise ton entrave,
Reprends ta dignité, mortel! ouvre les yeux,
Et porte sans trembler tes regards vers les cieux;
Ils ne renferment point un maître armé du foudre,
Tout prêt, dans sa colere, à te réduire en poudre.
Au-delà de ce monde habite le néant.
Ce Dieu que tu craignois n'étoit qu'un faux géant
Né de ton ignorance, & nourri par tes prêtres,
Qui mouvoient ses ressorts cachés à tes ancêtres.
Marche vers le bonheur d'un pas plus assuré:
Il est enfin détruit ce fantôme sacré
Qui te causa long-tems une frayeur extrême;
Ne crains rien de ton Dieu; mais crains tout de toi-
même:
De tes biens, de tes maux, oui, toi seul es l'auteur;
L'enfer ou l'Elisée est au fond de ton cœur.

FRAGMENT XXVIII.

QU'EST-CE *que Dieu?* Par-tout on le donne en
exemple;
Et dans chaque hameau, pour lui s'élève un temple.
Des nuages d'encens, mille concerts pieux
Montent en ſon honneur, à la voûte des cieux.
Aux pieds des ſaints autels, & le fer & les flammes
Frappent, brûlent les corps, pour convertir les ames.
Sur les bancs de l'école, on défend avec feu,
On pèſe avec ſang-froid, les attributs de Dieu:
Sans fin, au ſillogiſme oppoſant le dilemme,
C'eſt en vain que l'on croit réſoudre le problême;
L'homme, en mourant, au ſein de la religion,
L'homme ne ſait encor de ſon Dieu que le nom.

FRAGMENT XXIX.

SANS peine il croit un Dieu, ce Midas indolent ;
Qui de la table au lit, alternativement,
Paſſe, ſur des tapis de roſes ſans épine :
Il eſt payé pour croire à la bonté divine.
Il ne voit point de mal ; tout eſt bien à ſes yeux,
Et jamais il n'a ſu le nom d'un malheureux.
Mais moi, placé plus près du toit des miſérables,
Témoin trop impuiſſant des maux de mes ſemblables,
Une colere impie alors vient m'enflammer,
Et ſi je penſe à Dieu, c'eſt pour le blaſphêmer.

FRAGMENT XXX.

D'ÊTRE libre, mortel! tu t'applaudis en vain;
De la néceſſité l'impérieuſe main
Façonne l'univers, comme on pêtrit l'argile;
L'aigle au plus haut des cieux, le venimeux reptile,
La paiſible brebis, le tigre rugiſſant,
L'habitant monſtrueux des mers du Groënland,
Et la plante attachée au ſol qui la fit naître,
Et toi-même, ô mortel! qui commandes en maître,
Tout fléchit ſous le joug de la néceſſité:
Tout eſt marqué du doigt de la fatalité.
C'eſt par l'enchaînement des effets & des cauſes,
Qu'on ſent poindre l'épine au ſein même des roſes.
Néron fut un tyran, quoiqu'inſtruit par Burrhus.
Nos talens, nos plaiſirs, nos crimes, nos vertus,
Ainſi que de nos ſens l'admirable aſſemblage,
Indépendans de nous, ne ſont point notre ouvrage.
Capanée en courroux bravoit les immortels;
D'un ſang plus calme, Enée embraſſoit leurs autels.
Tout nous fait une loi d'être indulgens, modeſtes:
Mettons enfin un terme à nos débats funeſtes.

La paix, ô mes amis ! & faiſons de nos jours
Un emploi plus heureux : ils ſont déja ſi courts !
Aveuglément ſuivons l'inſtinct de la nature :
Jouiſſons du préſent ſans crainte & ſans murmure ;
L'avenir qui n'eſt pas, le paſſé qui n'eſt plus,
Nous cauſent des terreurs, des regrets ſuperflus.
Prolongeons, s'il ſe peut, le ſommeil de l'enfance ;
Conſervons-en du moins la douce inſouciance,
L'innocente gaîté, les faciles plaiſirs,
Les jeux ſimples, toujours exemts de répentirs.
Laiſſons-nous mollement bercer par la pareſſe,
Et réglons nos deſirs ſur l'humaine foibleſſe.
La premiere ſcience eſt de borner ſes vœux.
Neuton eſt un génie ; en fut-il plus heureux ?
Plus loin que l'horizon ne portons pas la vue ;
On s'égare, en foulant une terre inconnue.
Bornons-nous aux objets qui tombent ſous nos ſens.
Par-tout, à chaque pas, mille atômes naiſſans
Echappent à nos yeux ; & notre orgueil peu ſage
Voudroit de la nature embraſſer tout l'ouvrage.
Pour l'homme, l'univers paroît trop limité ;
Il faut un champ plus vaſte à ſon cœur exalté.
Honteux de ſon néant, l'homme, pour s'en diſtraire,

Se complait à créer un monde imaginaire
Qu'il peuple à volonté, qu'il habite en esprit,
Quand de ce globe ingrat le crime le proscrit.
Il espere être heureux dans ce lointain azile;
Il s'y choisit un maître; &, comme un frein utile,
L'insensé, dans son cœur, l'oppose à ses tyrans:
Mais la crainte & l'espoir glissent sur les méchans.
O mortel! laisse là ta pieuse chimere:
Tu te perds dans les cieux, retourne sur la terre:
C'est ton domaine; il peut remplir tous tes souhaits:
Embellis ton séjour; vis bien; jouis en paix.
O mes amis! soïons, entre nous, moins séveres:
D'un regard indulgent, contemplons nos miseres;
Supportons l'ignorance & pardonnons l'erreur:
Des travers de l'esprit n'accusons pas le cœur.
Divisés par le dogme, unis par la morale,
Paisibles voyageurs, notre course est égale.
Il nous faut acquitter, tous, le même tribut:
Il est mille sentiers, mais nous n'avons qu'un but.
Aidons-nous sur la route; égayons le voyage,
Et parsemons de fleurs ce pénible passage;
Convives délicats, choisissons notre mets;
Ne blâmons point les goûts, & fuïons les excès.

FRAGMENT XXXI.

COMPAGNE de la paix, gardienne des vertus,
O médiocrité! toi qu'on n'estime plus;
Je t'adresse mes vœux : de mon toit solitaire,
Daigne être le génie, & l'astre tutelaire.
Ecarte loin de moi le luxe corrupteur,
Et les bruyans plaisirs qui fatiguent le cœur,
Les desirs importuns, de l'or la soif ardente.
Amène sur tes pas l'amitié bienfaisante,
L'amour, ce doux tyran & de l'ame & des sens,
Et les ris ingénus, & les jeux innocens :
Amène aussi les sœurs à la suite du frere,
Et les filles du Pinde en habits de bergere.
Quel bonheur! si, chez moi, tu rassemblois un jour,
Les muses, l'amitié, les graces & l'amour.

Amis! voilà mes dieux; ils sont dignes du sage.
Il est un Dieu, dit-on, dont le monde est l'ouvrage,
D'un parfait architecte, édifice imparfait :
Tout-puissant, il fit tout, hors le mal qu'il permet....
Je ne veux point d'un Dieu n'offrant que des mysteres :
Je préfere à ce Dieu de plus douces chimeres :
Si l'homme est condamné sur la terre à l'erreur,
Aux travers de l'esprit, préférons ceux du cœur.

FRAGMENT XXXII.

POURQUOI chercherions-nous un maître dans les
Cieux ?
Nous n'en avons déja que trop en ces bas lieux.
Peuple ! né pour servir, des tyrans sois la proie,
Et bénis, en tremblant, le Dieu qui les envoie.
L'homme sans préjugés trouve tout dans son cœur :
La morale, les dieux, les vertus, le bonheur.



FRAGMENT XXXIII.

QUAND luira-t-il? ce jour, où les hommes amis,
Pour l'intérêt commun désormais réunis,
Sans prêtres, sans autels, moins crédules, plus sages,
A la seule vertu rendront de vrais hommages?
Quand donc les verra-t-on, instruits de leurs devoirs,
Mesurer leurs desirs à leurs foibles pouvoirs?
A la théologie opposer la morale,
Et rire des clameurs de la gent doctorale?
Au cri de la raison, rassemblez-vous, mortels!
Armez-vous de flambeaux, embrasez vos autels;
Ces autels où le sang, des mains du fanatisme,
Pourroit couler encor pour cimenter un schisme;
Et, sur le vil amas de ces impurs débris,
A la vertu dressons un auguste parvis.
Ne renouvellons point ces hommages futiles,
Ces ridicules vœux, ces fêtes puériles;
Mais, sans avoir besoin d'un droit surnaturel,
Posons les fondemens d'un culte universel.

FRAGMENT XXXIV.

LE jour luit; frémissez, fanatiques ministres!
Un promt réveil succede à vos songes sinistres:
Votre regne est passé; le rebut des mortels,
A pas lents, vient encore encenser vos autels.
Barbare monument, votre idole grossiere
Chancèle, & doit dans peu se resoudre en poussiere:
Sa chûte entraînera vos pouvoirs & vos droits.
Votre rôle est fini, charlatans maladroits!
Autour de vos treteaux, déja moins empressée,
Vos discours, de la foule, excitent la risée:
Enfin le peuple pense.... &, peut-être, dans peu
N'aura-t-il plus besoin d'avoir pour frein un Dieu.
Sous l'œil de la nature, épurant ses usâges,
Il sera convaincu, guidé par des loix sages,
Que le vice est un mal, & la sagesse un bien,
Et que, hors la vertu, tout le reste n'est rien.

FRAGMENT XXXV.

GARDIEN de nos maisons, cet animal fidele
Qui caresse la main, envers lui trop cruelle;
Qui, jusques à la mort, porte le dévoûment,
Sensible à l'amitié, le chien reconnoissant
Ne sait point s'il existe un Dieu juste ou facile:
Il montre des vertus sans croire à l'évangile.
Plus près de la nature, il entend mieux sa voix;
L'instinct le guide mieux que nos plus saintes loix.
Qui de nous, mes amis, n'aimeroit pas mieux être
Le chien qui meurt content, s'il a sauvé son maître,
Que ce monstre enfroqué, qui, pieux assassin
De son roi débonnaire osa percer le sein?

FRAGMENT XXXVI.

ROIS, vous devez un compte au dernier des humains:
Le ſceptre eſt un dépôt, que le peuple, en vos mains,
Daigna vous confier, & qu'il peut vous reprendre,
Si contre ſon bonheur vous oſez entreprendre:
Vos droits ne ſont ſacrés qu'autant qu'il eſt heureux.
Vous tenez vos pouvoirs du peuple & non des cieux.
Si vous n'aviez pour frein que des dieux inviſibles,
Vous ſeriez trop puiſſans & trop inacceſſibles.
Rois, qui tyranniſez, ſachez qu'il eſt pour vous
Un châtiment plus ſûr que le divin courroux.
Vos ſujets aux abois, ſur vos têtes ſacrées,
Peuvent oſer porter leurs mains déſeſpérées,
Reſaiſir la couronne, & rentrer dans leurs droits.
De ſon Dieu, de ſon maître, oui, le peuple a le choix,
Et peut ſe rétracter ſi ſon choix n'eſt pas ſage.
Et le trône, & l'autel, de ſes mains ſont l'ouvrage.

FRAGMENT XXXVII.

Rois, qui, jusqu'à ce jour, régniez sur des esclaves,
De la religion relâchez les entraves.
Son fils, fléau du peuple & pere des tyrans,
Son fils, le fanatisme, attaque tous les rangs.
Le traître reprenant tous les droits qu'il vous donne,
Plusieurs fois son poignard ensanglanta le trône:
Mais, n'appréhendez plus; vous avez dans vos mains
Les deux puissans ressorts qui meuvent les humains:
Honorez le mérite, & flétrissez le vice:
Près de vous, sous le dais, accueillez la justice:
Faites de bonnes loix; s'il faut au peuple un Dieu,
Eh bien! par vos bienfaits, princes, tenez en lieu.
Qu'on vienne en vos palais, ainsi que dans un temple;
Qu'avec un saint respect le peuple vous contemple;
Et, pour divinités, qu'il prenne vos vertus!....
On oublia les Dieux, pour penser à Titus.

FRAGMENT XXXVIII.

» Si les rois, Dieux du peuple, eux-mêmes étoient
» ſans Dieux,
» Impunément cruels, deſpotes odieux,
» Quelle digue aſſez forte oppoſer aux ravages
» De ces torrens fougueux franchiſſans leurs rivages?
» Hélas! tout fléchiſſoit ſous leur ſceptre d'airain:
» De la religion le redoutable frein
» Seul dompte ces lions à l'épaiſſe criniere:
» Pour contenir leur rage au fond de leur taniere,
» Il faut... »

Le bras d'Hercule & non la voix du Ciel.
Charles dut la victoire à l'amour de Sorel:
Au ſein de Pompadour, dans une double ivreſſe,
Louis ſacrifia ſa gloire à ſa maîtreſſe:
Tous deux reconnoiſſoient une divinité;
Mais un ſaint n'eſt qu'un homme aux pieds de la
beauté.
Loin d'être une barriere aux attentats des princes,
Loin d'être un bouclier utile à leurs provinces,

Le nom d'un Dieu fait taire ou méprifer les loix ;
Et fert à confacrer les caprices des rois.
Quand, à Rheims, la fainte huile a coulé fur leur tête,
Tout leur devient permis, la France eft leur conquête,
Un bien héréditaire ; & l'abfolu pouvoir
Sera, dans tous les tems, leur regle & leur devoir.
Imitateurs du Dieu dont ils font les images,
Les rois avec dédain reçoivent les hommages
Du peuple dont à peine ils daignent s'occuper,
Et fur lui leur tonnerre au hazard va frapper.
Malheur au citoyen, fort de fon feul mérite,
Qui leur demanderoit raifon de leur conduite !...
Malheur plutôt à vous, à vous, ô fouverains !
Si l'état affemblé pefoit vos droits divins ;
Si, recourant enfin aux fages loix d'un code,
Il ne voyoit en vous qu'un rouage incommode,
Un reffort fuperflu pour regler les états,
Qui, fans rois, n'ont befoin que de leurs magiftrats.
Un jour, un jour viendra, que vous-même, ô monarques !
Sans fuite, & dépouillés de vos frivoles marques,
Vous ferez ajournés au tribunal des loix :
Les peuples deviendront les juges de leurs rois.

Hélas ! ce jour ſans doute eſt loin de nous encore :
A peine en verrons-nous luire la foible aurore.
Il n'eſt point ſur ce globe un tertre, où, l'homme en
paix,
Pût dire : « Je ſuis libre & le ſuis à jamais ».
Cent rois, au nom du Ciel, ſe ſont donnés la terre :
Le reſte des humains eſt né leur tributaire.
L'homme, qui ne devroit obéir qu'à ſes loix,
O honte ! de ſes fers n'a pas même le choix :
Il eſt des régions où la penſée, eſclave,
Du corps indignement porte la même entrave.
Navigateurs hardis qui vivez ſur les mers,
De grace, dites-moi ; ſur ce vaſte univers,
Eſt-il encore un point où la liberté regne,
Où l'on puiſſe du moins arborer ſon enſeigne ?
Qu'il rentre dans le port chargé de biens & d'ans,
Qu'il goûte le repos au ſein de ſes enfans,
Béni ſoit à jamais le nautonnier habile
Qui, dans ſes longs trajets, découvriroit une isle
Aride, inhabitable, & ſous un ciel d'airain,
Mais où l'homme pût vivre & ſans maître & ſans frein !
Pour toi je puis braver un élément perfide ;
Dans des climats glacés, ſous la zone torride,
Déſertant

Désertant sans regrets le sol où je suis né,
Je veux t'aller chercher, ô pays fortuné!...
O mer, calme tes flots! protege mon passage!
Toi, fougueux Aquilon, respecte mon voyage!
L'ardente soif de l'or ne seche point mon cœur.
Las! chassée à jamais d'un séjour corrupteur,
L'auguste liberté, sur ma flotte légere,
Cherche pour se cacher une rive étrangere;
Un stérile rocher, un antre ténébreux,
Où rassemblés en paix, ses sujets peu nombreux
Puissent lui rendre enfin un légitime culte.
Honoré de ses pas, quel sable reste inculte?
Déja, j'y vois fleurir & la fertilité,
Et la joie innocente & la tranquillité.
A jamais le bonheur, enfant de l'harmonie,
Etablit son séjour dans cette colonie.
Fier de sa dignité, l'homme à l'homme est égal.
De la propriété le droit toujours légal,
La base des états n'y souffre point d'atteinte:
La folle ambition est pour toujours éteinte
Dans le paisible cœur des heureux habitans.
Tout à la fois pontife & roi de ses enfans,
Le pere de familles, au sein de son domaine,

Par un chemin de fleurs à la vertu les mene.
Les vieillards raſſemblés, ſans code & ſans faiſceaux,
Jugent les différends, dirigent les travaux,
Dans de ſages écrits font paſſer leurs lumieres,
Et ſur-tout aux abus oppoſent des barrieres.
Remplacés à leur mort par leurs dignes neveux,
De leurs concitoyens ils deviendront les Dieux ;
On ne s'entretiendra que de leur bienfaiſance :
A certains jours, guidés par la reconnoiſſance,
Offrez leur votre encens, ô fortunés mortels !
Mais ne leur élevez, qu'en tremblant, des autels !
Rappelez-vous toujours le ſort de vos ancêtres.
La naiſſance d'un culte, & l'inſtitut des prêtres
Sont les deux premiers pas vers la corruption :
Craignez, mortels, craignez la ſuperſtition !

FRAGMENT XXXIX.

Si j'étois souverain, pour me gagner les cœurs;
Je voudrois, dans ma cour, bâtir un temple aux mœurs.
Point d'or : tout dans ce lieu seroit simple comme elles.
Des hommes bienfaisans les images fidelles,
[Monumens du génie] aux yeux de mes sujets
De leur culte épuré, seroient les seuls objets.
L'histoire des héros & les écrits des sages,
Dans un bois précieux, placés d'âges en âges;
Médités avec soin, à jamais révérés,
Seroient dans mes états, les seuls livres sacrés.
A la place d'un Dieu qui cache son essence,
D'un Dieu, trop au-dessus de notre intelligence;
D'un Dieu qui chez les Grecs se nommoit l'*inconnu*;
Mille fois répété, le nom de la vertu
Sur la voute du temple, au fond du sanctuaire,
Traduit en toute langue, au plus grossier vulgaire;
Offriroit des devoirs le parfait complément,
Et deviendroit pour lui le mot de ralliment.

Au temple on entreroit ſans apporter ſa dixme ;
Point de prêtres, d'autels ; ſur-tout point de victime.
Plus éclairé, plus doux, le peuple dans ſon cœur,
Sans recourir au Ciel, pour regle auroit l'honneur.



FRAGMENT XL.

L'ERREUR eſt-elle donc la paſſion des hommes ?
De la vérité nue, ils détournent les yeux,
Pour ſaiſir ſon phantôme.... Inſenſés que nous
ſommes !....
Nous avons la vertu.... pourquoi chercher des Dieux ?



FRAGMENT XLI.

QU'ON prononce, en tous lieux, le nom de la vertu;
Du peuple le plus lourd ce nom eſt entendu :
Par inſtinct, à ce nom, le plus groſſier vulgaire
Se rappelle le bien qu'il a fait ou doit faire :
La vertu prend un corps, au nom d'un bienfaiteur;
On la voit, on la ſent dans le fond de ſon cœur.
Le nom d'un Dieu pour nous n'a pas autant de charmes ;
Un Etre mal connu doit cauſer des allarmes.
Mon cœur aima Daphné quand je vis ſes appas :
Comment aimer un Dieu que je ne conçois pas ?
D'un Etre que Newton n'a jamais pu comprendre
Le nom, d'un Paſtoureau peut-il ſe faire entendre ?
D'imiter un Dieu bon, on lui fait un devoir ;
Comment ſe peindra-t-il ce Dieu qu'il ne peut voir ?
L'Egypte proſternée, adoroit une plante ;
A la voix d'Aaron, des Juifs la troupe errante,
Sous les traits d'un veau d'or s'étoit peint le vrai Dieu;
Les Mages, moins groſſiers, rendoient un culte au feu.

De la Divinité la nature indécise ;
Sous les climats divers diversement comprise ;
Ployée au caractere, aux mœurs des nations
A subi tour-à-tour cent variations.



FRAGMENT XLII.

» QUELLE eſt cette vertu qu'on oppoſe à Dieu
même ?
» Ce mot obſcur & vague, inexplicable emblême,
» Peut-il être jamais ſur le cœur du mortel
» Un frein auſſi puiſſant qu'un Dieu, juge éternel ?
» Qu'eſt-ce que la vertu ? ....
De ce Dieu qu'on encenſe,
Puiſſe-t-on démontrer auſſi bien l'exiſtence ?
La vertu, mes amis ! exiſte avant les Dieux.
Elle eſt née avec l'homme, & la même en tous lieux.
Pour la premiere fois celle qui devint mere,
Probablement aima ſes enfans la premiere....
Qu'eſt-ce que la vertu ?... Peſant diſſertateur !
La réponſe doit être écrite dans ton cœur.
Fais le bien, ſans l'eſpoir d'obtenir une grace ;
Abſtiens-toi de tout mal, ſans ordre & ſans menace ;
A force de bienfaits confonds ton ennemi ;
Ne porte point ta faulx dans la moiſſon d'autrui ;...
La vertu ; la voilà ! ce n'eſt point un myſtere.
Qu'il ſe taiſe à ce nom, ce prêtre mercenaire

Qui vend ſon Dieu factice à qui peut l'acheter !
De la vertu, jamais, quel homme oſa douter ?
La vertu ! . . . nom ſacré ! périſſe l'ame vile
Qui t'entend prononcer & demeure tranquile.
Pour qui n'eſt pas encor par le vice abattu,
Rien n'eſt dans l'univers plus beau que la vertu.
A la ſeule vertu réſerve ton hommage :
Intacte dans ton cœur, conſerves-en l'image :
Conſacre à la vertu les jours de ton printems ;
Dans l'hiver de ta vie offre lui ton encens ;
Et ſois-en, s'il le faut, le prêtre & la victime :
Ferme, en ſuivant ſes pas, vas ; ne crains plus d'abîme.
Loin d'elle, le méchant lui porte encore ſes vœux :
On eſt riche avec l'or : la vertu rend heureux.

FRAGMENT XLIII.

O Vertu! c'eſt pour toi que je renie un Dieu:
Je m'égare peut-être en faiſant cet aveu!...
Puiſſent tous les mortels, devenus moins coupables,
Ne ſe permettre un jour que des erreurs ſemblables!
O vertu! je fais vœu de te prendre pour loi,
De t'aimer pour toi-même, & de n'aimer que toi.
Il eſt un Dieu, dit-on, mon créateur, mon maître:
Je n'en ſais rien.... qu'il ſe faſſe connoître
Ce Dieu, juſqu'à préſent, à mon ame étranger.
Le mien, c'eſt la vertu: je n'en veux point changer.
Par des calculs ſavans, au géomètre habile
Laiſſons réſoudre en paix ce problême inutile.
Nous avons la vertu: pour gagner ſes faveurs,
Craignons de lui donner un rival dans nos cœurs.

FRAGMENT XLIV.

De l'hoſpitalité renouvelle les charmes;
Du timide indigent ſêche, honore les larmes:
De ton diſcret ami dévine les beſoins;
Aux auteurs de tes jours prodigue tous tes ſoins;
Auprès de tes enfans, dans le ſein de leur mere,
Aux égards de l'époux joins les devoirs du pere:
Si, fidèle aux ſaints nœuds de la ſociété,
Tu reſpectes encore ceux de l'humanité,
Crois un Dieu, n'en crois pas! vas! tu n'as rien à craindre:
Sois ſourd aux dogmes vains du prêtre habile à feindre:
Ne brule point d'encens, ne forme point de vœux;
Tu peux t'en exempter; ton cœur eſt vertueux.

Heureux, qui, dans le ſien, ſe rend ce témoignage!
» Non: je n'ai pas beſoin d'un Dieu pour être ſage;
» Toujours l'amour de l'ordre eſt mon unique loi;
» Je pratique le bien pour lui-même & pour moi.
» Etre bon eſt ſi doux! le vice eſt ſi pénible!
» Sans la religion, ne puis-je être ſenſible?
» Mon Dieu, c'eſt la vertu: pour temple elle a mon » cœur,
» Pour culte mes devoirs, & pour but mon bonheur.

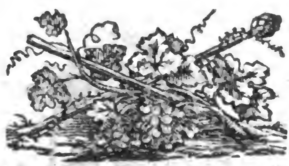
FRAGMENT XLV.

SANS recourir au ciel, les mortels ont entr'eux
D'aſſez puiſſans motifs pour être vertueux :
Qu'il eſt à plaindre & vil, l'homme à qui, pour bien faire,
La préſence d'un Dieu fut toujours néceſſaire !



FRAGMENT XLVI.

QUAND le ſage médite un trait de bienfaiſance,
D'applaudiſſemens vains, ſon cœur n'a pas beſoin.
De ſes vertus, le ſage, en ſon indépendance,
Dédaigne même un Dieu pour juge & pour témoin.



FRAGMENT XLVII.

Des mœurs ! ô mes amis ! des mœurs !..... rien n'en diſpenſe.

Du prêtre intolérant mépriſons les clameurs ;

D'un Dieu, qui permet tout, balançons l'exiſtence ;

Mais faiſons reſpecter nos doutes par nos mœurs.



FRAGMENT XLVIII.

A L'esclave craintif qu'on dise : „ Marche droit ;
„ Ton maître suit tes pas ; sois sage, Dieu te voit „ ;
Qu'ai-je besoin d'un Dieu ? qu'ai-je besoin d'un maître ;
Si je suis vertueux pour le plaisir de l'être ?
Quel fourbe, le premier, pour nous donner la loi ;
Attacha sur nos yeux le bandeau de la foi ;
Dégrada les vertus par un honteux salaire ;
De l'homme bienfaisant fit un vil mercenaire ;
Et, lui montrant au ciel son rémunérateur ;
Osa lui proposer un prix hors de son cœur ?

FRAGMENT XLIX.

DANS ces jours consacrés aux pieuses erreurs,
Abandonnant la ville & ses prêtres menteurs,
Seul, au milieu d'un bois, dans un profond silence,
Entre l'homme & ses Dieux je tenois la balance...
Aux pieds des saints autels en tout tems prosterné,
En devient-il meilleur ? est-il plus fortuné ?
S'il n'est pas plus heureux, à ses riches hommages
Les Dieux seroient-ils sourds, ainsi que leurs images ?
Si leur frein est trop foible; eh bien ! que tarde-t-on,
Et pourquoi plus longtems outrager la raison ?

Mais quelle voix m'arrête ? „ Insensé moraliste !
„ De nos spéculateurs veux-tu grossir la liste ?
„ Laisse ta plume oisive, imprudent Ecrivain,
„ Au torrent des abus tu t'opposes en vain.
„ Les beaux vers qu'à Lucrece inspiroit Epicure,
„ Ont-ils sû des mortels réformer la nature ?
„ Pour marcher droit, le peuple a besoin d'un bandeau:
„ Le grand jour, à ses yeux, est un trop lourd fardeau:
„ Il doit, né pour l'erreur, vivre sans se connoître;
„ Tu le servirois mal, en l'éclairant, peut-être.

„ Si

„ Si le bœuf de sa force avoit le sentiment
„ Crois-tu qu'on le verroit tracer impunément
„ Un pénible sillon sur un sol difficile,
„ Au joug d'un maître ingrat stérilement docile ?
„ Le vrai n'est pas toujours préférable à l'erreur :
„ Respecte un préjugé qui conduit au bonheur.
„ Pense, mais pour toi seul; novateur condamnable,
„ Ne porte point l'allarme au sein de ton semblable.
„ De l'indigent honteux, Dieu seul est le trésor;
„ Si tu veux lui ravir, prend lui la vie encor „.
D'un Dieu sourd & méchant, que faut-il qu'il espere?
Un Dieu qui le poursuit, peut-il être son pere ?
Un Dieu qui laisse, en paix, outrager leurs vertus,
Pour les infortunés est un fardeau de plus.
Le mal, comme le bien, est, dans l'ordre des choses,
L'aveugle résultat des effets & des causes.
Le dévot insensé qui l'attribue aux Dieux,
Moins sage que l'Athée, est aussi moins heureux.
A la pierre en tombant le poids donne des aîles;
D'un brasier pétillant les vives étincelles,
Avec rapidité, s'élancent dans les airs;
L'écho, sans les savoir, répéte tous les airs.

De ces divers effets que devons-nous conclure?
Qu'il faut laiffer agir le cours de la nature,
Sans faire intervenir un maître à doubles loix
Et du bien & du mal auteur tout à la fois.

Rempli d'un feu nouveau, j'allois pourfuivre encore....
Quel objet s'offre à moi?... plus belle que l'aurore,
Sans honte d'être nue, affife à mon côté,
Une femme me dit: „ Je fuis la vérité;
„ Jeune homme courageux! pourfuis en ma préfence;
„ Pourfuis; la vérité fera ta récompenfe.
„ Jufques fur les autels, combats les préjugés,
„ Et ne reffembles point à tant d'auteurs gagés...
„ Sous leur plume changeante, à l'intérêt livrée,
„ Et le faux & le vrai portent même livrée.
„ N'imite pas non plus ces efprits timorés,
„ Par de lâches remords fans ceffe dévorés;
„ Qui refpectent l'erreur, quand l'erreur eft antique,
„ Et vont temporifant avec la politique:
„ Une vérité neuve eft un crime à leurs yeux:
„ Ils fe placent toujours au rang le plus nombreux.
„ Parle, d'après ton cœur; aux deux bouts de la terre
„ Porte la vérité fans voile & fans myftere.

„ Pourſuis ſeul contre tous, d'aveugles entouré,
„ Que rien, hors la vertu, rien ne te ſoit ſacré.
„ Sous ma dictée, écris : je ſerai ta Minerve :
„ A la vérité ſeule, heureux qui doit ſa verve !

FRAGMENT L.

OH ! que le nom d'un Dieu fit de mal à la terre !
Les tendres noms d'époux, & d'enfant, & de pere,
Ceux de concitoyen, de bienfaiteur, d'ami,
Perdent tout leur pouvoir, ſe taiſent devant lui.
Hélas ! combien ce nom fit repandre de larmes,
Cauſa de noirs chagrins, & de vaines allarmes !
Par la grace de Dieu, devenus des tyrans,
Les rois, ſous ce nom ſaint, aux peuples ignorans
Ordonnent, pour finir de futiles querelles,
Ou des traités honteux, ou des guerres cruelles.
Pour mieux verſer le ſang des malheureux humains,
Le prêtre lève au Ciel ſes pacifiques mains,
Et Dieu preſque toujours eſt le cri de bataille.
Bientôt, ſur les débris d'une frêle muraille,
Foulant aux pieds les morts, le farouche vainqueur
Fait chanter, aux vaincus, un hymne au créateur.
Le nom d'un Dieu, cité, conſacre l'injuſtice :
Son temple eſt pour le crime un aſyle propice :
Pour maintenir ſes droits, l'auguſte vérité

Doit s'étayer du nom de la Divinité :
Thémis, au nom d'un Dieu, contre ſes loix décide :
Pour l'intérêt du Ciel, un zele parricide,
Fier de ſon attentat, ſans remords, ſans regrets,
Tout rempli de ſon Dieu, ſe ſigne & dort en paix.
Arrêtés au milieu de leur vaſte carriere,
Les ſavans dans ce nom trouvent une barriere;
On leur ferme la bouche avec ce nom fatal :
Dieu ſeul explique tout, & le bien & le mal.
Un volcan, la famine affligent-ils l'empire :
C'eſt Dieu qui nous punit; on eſt dans le délire,
Les temples ſont ouverts au peuple larmoyant;
L'on ne fait que prier, & l'on meurt en priant.
Ce nom, qui n'eſt qu'un mot, mot inintelligible,
Ce Dieu s'eſt tout ſoumis; tout lui devient poſſible;
Il eſt le plus actif de tous les Taliſmans;
Il ſubjugue, il commande à tous les ſentimens.
Eh! comment l'affranchir de cette erreur commune?
D'âge en âge tranſmis d'une voix importune,
Tour à tour, par inſtinct, on s'imprime ce nom;
L'enfant à la mamelle en ſuce le poiſon :
Sur nos tendres cerveaux, profondément tracée,
L'erreur, ſans peine, hélas! n'en peut être effacée;

Et tout s'est ressenti de sa contagion.
La politique, ensemble, & la religion
Ont opposé leurs fers aux nœuds de la nature;
De ces monstres adroits tout devient la pâture;
Et de ces deux pouvoirs, unis quoique rivaux,
Les mortels avilis furent tous les vassaux.
Pontife & roi, couvert d'une double couronne,
L'ambitieux passa de l'autel sur le trône;
Et, tenant en ses mains ces deux puissans ressorts,
S'assujettit bientôt & les ames & les corps.
La souple politique, à l'homme, encor novice,
Fit accepter ses loix comme un frein pour le vice;
Et la religion, aux superstitieux,
Pour régner sur la terre, ouvre à son gré les cieux.

Ah! que l'homme eût été bien plus heureux, sans doute,
Si, guidé par son cœur, il eut suivi la route
Que la nature indique & qui mene au bonheur!
Elle étoit la plus courte; elle étoit sans erreur.
L'homme naît: en naissant les baisers de sa mere
Etouffent ses clameurs & charment sa misere.
Pour fournir aux besoins de son tempérament
Deux sources d'un lait pur coulent abondamment.

Sous les yeux paternels il croît en force, en âge;
De ses sens, qu'il éprouve, il dévine l'usage;
Aux auteurs de ses jours il tend déja les bras,
Leur laisse interpréter son charmant embarras,
Et bientôt, d'un organe encore peu flexible,
Exprime les élans d'un cœur déja sensible.
Il change avec le tems: s'il est moins caressant,
Il est, par ses travaux, bien plus reconnoissant.
Un sentiment plus vif parle enfin à son ame:
D'un desir incertain il sent naître la flamme:
Dans les bras d'une épouse il reconnoît l'amour,
Et le fils trop heureux devient pere à son tour.
Les conseils qu'il reçoit du chef de sa famille
Fidèlement transmis à son fils, à sa fille,
Sont un code sacré qu'on observe avec soin:
Et de culte & de loi qu'a-t-il alors besoin?
Un integre vieillard, instruit par les années,
De ses nombreux enfans guidant les destinées,
Ne peut-il mieux qu'un prêtre enseigner la vertu?
D'un caractere saint, n'est-il pas revêtu?
Cent ans de bonnes mœurs!.... quel plus puissant exemple!
Peut donner un Dieu sourd, mal servi dans son temple?

De cultes & de loix affranchis-toi, mortel!
Et ne ſoumets ton cœur qu'au pouvoir paternel,
Tous les autres ſont faux; lui ſeul eſt légitime:
Un pere à ſes enfans peut commander ſans crime:
La nature elle-même en a fait une loi.
Qu'il eſt doux de n'avoir que ſon pere pour roi!

ÉPILOGUE.

Pour des tems plus heureux, ma Muſe deſtinée,
Plaida de la vertu la cauſe abandonnée ;
Et devant la raiſon cita les préjugés.
Peut-être trop hardis, mais du faux dégagés,
A l'homme qu'égaroit la ſecte doctorale,
Mes vers ont rappelé les loix de la morale :
Pour prix de mes travaux, trop peu jaloux
d'honneurs,
Puiſſé-je être appelé : *le Poëte des Mœurs.*

EPITAPHE
DE
L'AUTEUR.

Heureux ! qui, né d'un pere exempt de préjugés,
Fut élevé par lui, loin des prêtres gagés
Pour enseigner l'erreur, prêcher l'intolérance !
Heureux ! l'homme ignoré, qui vit dans l'ignorance
Des Dieux, de leurs suppôts plus méchans que les
Dieux,
Des tableaux indécens, des dogmes odieux
Que la religion, par le Despote armée,
Consacre dans l'esprit de la foule allarmée !
Heureux ! qui, de la mort pressé par l'aiguillon,
Au sein de ses amis, dans un doux abandon,
Sent couler sous sa main les larmes de ses freres,
Est sourd aux vains propos, aux pieuses chimeres
Dont on repaît le cœur du chrétien abattu ;
Et meurt en prononçant le nom de la vertu.
Amis ! lorsque le tems, de son pied trop agile,

Heurtera de mon corps l'édifice fragile,
Que mes débris poudreux par vous soient recueillis!
Par vous, sur mon tombeau, que ces vers soient écrits:

Cy repose un paisible *Athée*:
Il marcha toujours droit, sans regarder les Cieux.
Que sa tombe soit respectée:
L'Ami de la Vertu fut l'ennemi des Dieux.

Ad majorem gloriam virtutis.

FIN.